



II Seminario de HISTORIA DE LAS IDEAS POLÍTICAS

5. Las causas de la libertad y la opresión social según Simone Weil

Relator: Prof. Dr. Antonio Lastra

Ponente: Prof. Dr. José Alfredo Peris-Cancio

23 de enero de 2020, 19 h.

Sede de San Juan y San Vicente de la Universidad Católica de Valencia

Calle de Jorge Juan 18

Las causas de la libertad y la opresión social según Simone Weil

Leer a Simone Weil: el ‘Ensayo sobre la noción de lectura’ y la lectura comparada de la *Ilíada* con Rachel Bespaloff. Dos lectores: T.S. Eliot y George Steiner. Cinematografía de Roberto Rossellini y Liliana Cavani.

El magisterio de Alain. Conversiones: de la “descreación” al “arraigo”. *Écriture féminine* y resto de Israel. Condición obrera y cristianismo. La escritura constitucional de Simone Weil: de Marsella a Londres.

Bibliografía

- SIMONE WEIL, *Oeuvres complètes*, ed. de André A. Devaux y Florence de Lussy, Gallimard, París, 1988—.
- , *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934), Gallimard, París, 1951 (*Reflexiones sobre las causas de la libertad y de la opresión social*, trad. de C. Revilla, Paidós, Barcelona, 1995).
- , *Écrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, París, 1957.
- , *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain* (1943), Gallimard, París, 1949. *The Need for Roots. Prelude to a Declaration of Duties towards Mankind* (1952), trad. de A. Willis, prefacio de T.S. Eliot, Routledge, Londres, 2002 (*Echar raíces*, ed. de J.R. Capella, Trotta, Madrid, 1996)
- Simone Weil. *La conciencia del dolor y la belleza*, ed. de E. Bea, Trotta, Madrid, 2010.
- Simone Weil. *Pensar con un acento nuevo*, ed. de E. Bea y Alejandro del Río, Ápeiron Ediciones, Madrid, 2016.
- <https://www.apeironestudiosdefilosofia.com/numero-5>

Cinematografía

ROBERTO ROSSELLINI, *Europa 51* (1952).

LILIANA CAVANI E ITALO MOSCATI, *Lettere dall'interno. Racconto per un film su Simone Weil*, Einaudi, Milán, 1974.

Texto 1

Se trata aquí del intento de definir una noción que no ha recibido aún un nombre adecuado y a la que convendría quizá el nombre de lectura. Hay un misterio en la lectura, un misterio cuya contemplación puede ayudar sin duda no a explicar, pero sí a captar otros misterios en la vida de los hombres. [...] El misterio es que sensaciones en sí mismas casi indiferentes nos atrapen de la misma manera por su significación. Unos trazos negros sobre un papel blanco son algo muy diferente a un puñetazo en el estómago. Pero a veces el efecto es el mismo. Cualquiera ha comprobado más o menos el efecto de las malas noticias que se leen en una carta o en un periódico; uno se siente atrapado, trastornado, como por un golpe, antes de haberse dado cuenta de qué se trata, y más tarde el aspecto mismo de la carta sigue siendo doloroso. A veces, cuando el tiempo ha adormecido un poco el dolor, si, entre los papeles que manejamos, de repente aparece la carta, surge un dolor más vivo, también repentino y penetrante como un dolor físico, sobrecogedor como si viniera de fuera, como si residiera en el fuego. Dos mujeres reciben, cada una, una carta que le anuncia que su hijo ha muerto; la primera, con el primer vistazo al papel, se desvanece, y ya nunca hasta su muerte serán sus ojos, su boca o sus movimientos los mismos de antes. La segunda sigue igual, su mirada, su actitud, no cambian; no sabe leer. No es la sensación sino la significación lo que ha atrapado a la primera, alcanzando su espíritu inmediatamente, brutalmente, sin su participación, como atrapan las sensaciones. Todo sucede como si el dolor residiera en la carta, y de la carta saltara al rostro que la lee. En cuanto a las sensaciones mismas, como el color del papel, de la tinta, ni siquiera aparecen. Lo que es dado a la vista es el dolor. De este modo a cada instante de nuestra vida somos atrapados como desde fuera por las significaciones que leemos nosotros mismos en las apariencias. Se puede así discutir sin fin sobre la realidad del mundo exterior. Pues eso que llamamos el mundo son las significaciones que nosotros leemos; por tanto no es real. Pero nos atrapa como desde fuera; por tanto es real. ¿Por qué querer resolver esta contradicción, cuando la tarea más alta del pensamiento, en esta tierra, es definir y contemplar las contradicciones insolubles, que, como decía Platón, arrastran hacia lo alto? Lo singular es que no nos son dadas sensaciones ni significaciones; solo lo que leemos nos es dado; no vemos las letras. Los estudios sobre el testimonio, especialmente, han mostrado bien esto. Es difícil corregir pruebas porque, al leer, lo más a menudo vemos las letras que ha olvidado el tipógrafo tanto como las que ha puesto; hay que obligarse a leer otra significación, ya no la de las palabras o frases, sino la de las letras del alfabeto, sin olvidar por completo la primera. Por lo que hace a no leer, tal cosa es imposible; no se puede mirar un texto impreso en una lengua que se conoce, dispuesto convenientemente, y no leer nada; a lo sumo quizás se podría conseguir ejercitándose mucho tiempo en ello.

SIMONE WEIL

'Ensayo sobre la noción de lectura' (1941), en *Simone Weil. Pensar con un acento nuevo*

<https://www.apeironestudiosdefilosofia.com/numero-5>

Texto 2

La période présente est de celles où tout ce qui semble normale-ment constituer une raison de vivre s'évanouit, où l'on doit, sous peine de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question. Que le triomphe des mouvements autoritaires et nationalistes ruine un peu partout l'espoir que de braves gens avaient mis dans la démocratie et dans le pacifisme, ce n'est qu'une partie du mal dont nous souffrons; il est bien plus profond et bien plus étendu. On peut se demander s'il existe un domaine de la vie publique ou privée où les sources mêmes de l'activité et de l'espérance ne soient pas empoisonnées par les conditions dans lesquelles nous vivons. Le travail ne s'accomplit plus avec la conscience orgueilleuse qu'on est utile, mais avec le sentiment humiliant et angoissant de posséder un privilège octroyé par une

passagère faveur du sort, un privilège dont on exclut plusieurs êtres humains du fait même qu'on en jouit, bref une place. Les chefs d'entreprise eux-mêmes ont perdu cette naïve croyance en un progrès économique illimité qui leur faisait imaginer qu'ils avaient une mission. Le progrès technique semble avoir fait faillite, puisque au lieu du bien-être il n'a apporté aux masses que la misère physique et morale où nous les voyons se débattre; au reste les innovations techniques ne sont plus admises nulle part, ou peu s'en faut, sauf dans les industries de guerre. Quant au progrès scientifique, on voit mal à quoi il peut être utile d'empiler encore des connaissances sur un amas déjà bien trop vaste pour pouvoir être embrassé par la pensée même des spécialistes; et l'expérience montre que nos aïeux se sont trompés en croyant à la diffusion des lumières, puisqu'on ne peut divulguer aux masses qu'une misérable caricature de la culture scientifique moderne, caricature qui, loin de former leur jugement, les habitue à la crédulité. L'art lui-même subit le contrecoup du désarroi général, qui le prive en partie de son public, et par là même porte atteinte à l'inspiration. Enfin la vie familiale n'est plus qu'anxiété depuis que la société s'est fermée aux jeunes. La génération même pour qui l'attente fiévreuse de l'avenir est la vie tout entière végète, dans le monde entier, avec la conscience qu'elle n'a aucun avenir, qu'il n'y a point de place pour elle dans notre univers. Au reste ce mal, s'il est plus aigu pour les jeunes, est commun à toute l'humanité d'aujourd'hui. Nous vivons une époque privée d'avenir. L'attente de ce qui viendra n'est plus espérance, mais angoisse.

SIMONE WEIL

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale (1934)

Texto 3

«*La souveraineté réside dans la nation.*» De quelque manière qu'on retourne cette phrase, je défie qu'on lui trouve aucun sens. Est-ce une affirmation de fait? Jamais dans l'histoire connue, ni dans la préhistoire autant qu'on la devine, il n'y a eu de nation [86] souveraine. Veut-on affirmer ce qui est désirable? Il n'est pas désirable que la nation soit souveraine, mais uniquement la justice. Un mythe hindou dit que Dieu, voulant se manifester, créa la souveraineté. « Mais il ne se manifestait pas. » Il créa les classes sociales inférieures. « Il ne se manifestait toujours pas. » Alors il suscita une forme supérieure, la justice. « La justice est la souveraineté de la souveraineté. C'est pourquoi par la justice le faible atteint celui qui est très puissant, comme par une ordonnance royale.» (C'est quand même plus beau que le langage de 1789!)

Ce qui est souverain en fait, c'est la force, qui est toujours aux mains d'une petite fraction de la nation. Ce qui doit être souverain, c'est la justice. Toutes les constitutions politiques, républiques et autres, ont pour unique fin - si elles sont légitimes - d'empêcher ou au moins de limiter l'oppression à laquelle la force incline naturellement. Et quand il y a oppression, ce n'est pas la nation qui est opprimée. C'est un homme, et un homme, et un homme. La nation n'existe pas; comment serait-elle souveraine ? Ces formules vides ont fait trop de mal pour qu'on puisse leur être indulgent.

La souveraineté ne réside pas longtemps dans la nation, puisqu'elle est «délégée» à une assemblée! Dès lors la souveraineté réside dans l'Assemblée. L'étrange est qu'il est légitime pour la nation de déléguer sa souveraineté à une Assemblée, mais on interdit à l'Assemblée de la déléguer à son tour. C'est donc qu'on pense que, par un décret éternel et mystérieux de la nature, la souveraineté est un attribut de la profession de parlementaire.

La probité obligera à rédiger ainsi le début: «La souveraineté politique réside dans une Assemblée nationale élue... », etc.

SIMONE WEIL

'Remarques sur le nouveau projet de constitution', en Écrits de Londres et dernières lettres

Texto 4

Le problème d'une méthode pour insuffler une inspiration à un peuple est tout neuf. Platon y fait des allusions dans le *Politique* et ailleurs; sans doute il y avait des enseignements à ce sujet dans le savoir secret de l'Antiquité pré-romaine, qui a entièrement disparu. Peut-être s'entretenait-on encore de ce problème et d'autres semblables dans les milieux des Templiers et des premiers francs-maçons. Montesquieu, sauf erreur, l'a ignoré. Rousseau, qui était un esprit puissant, en a très clairement reconnu l'existence, mais n'est pas allé plus loin. Les hommes de 1789 ne semblent pas l'avoir soupçonné. En 1793, sans s'être donné la peine de le poser, moins encore de l'étudier, on a improvisé des solutions hâtives: fêtes de l'Être suprême, fêtes de la Déesse Raison. Elles ont été ridicules et odieuses. Au XIXe siècle, le niveau des intelligences était descendu bien au-dessous du domaine où se posent de telles questions.

SIMONE WEIL
L'Enracinement (1943) III